

Imaginaire du corps dans les romans de Huysmans

Diana-Andreea Gatej,
doctorante à l'Université București, Roumanie

Résumé

Issu de l'esthétique décadente selon laquelle la santé appartient au vulgaire, l'imaginaire du corps chez Huysmans comprend des hypostases variées de la déchéance et de la souffrance, autant morale que physique, allant de l'altération à la perversité et à la déviation. L'évolution du corps anorexique au corps altéré, au corps rongé par une maladie qui travaille de l'intérieur pour faire irruption sur l'épiderme est soit la conséquence d'un tourment moral, (comme dans le cas de des Esseintes), soit l'élément nécessaire pour une élévation religieuse (Sainte Lydwine). La relation des personnages à leur corps se trouve en rapport avec leur esthétique de l'art et de la vie.

Mots-clés

souffrance, sadisme, perversité, anorexie, altération, déviation, maladie

1. Corps anorexique, déviation, perversité

L'anorexie représente le premier pas vers une dégradation corporelle; elle est intimement liée au problème de l'alimentation, problème qui traverse toute l'œuvre de Huysmans. À *Vau-l'eau* est un long catalogue de nausées et de déceptions culinaires: Folantin passe tout son temps libre à la recherche d'un restaurant décent et des mets savoureux; il «suppute, compare, pour passer inéluctablement d'un dégoût à l'autre»^[1], et finalement, «À force de ne pas se nourrir, sa santé, déjà frêle, chavirait»^[2]. Sainte Lydwine arrive à survivre avec le minimum; «Lydwine ne mangeait plus ou si peu!»^[3]. Même «une rondelle de pomme de l'épaisseur d'une petite hostie», s'avère être encore trop charnelle et le liquide, plus ascétique, prend le relais: «Elle en vint à ne plus se sustenter qu'avec ce vin trempé d'eau». Mais, comme boire implique trop de matérialité et de corporéité, «elle le humait plus qu'elle ne le buvait» et finit par ne rien ingurgiter.

Comme le souligne Françoise Court-Perez, des Esseintes, par ailleurs, ne peut aller aussi loin que la sainte, mais il sait très bien abolir ses besoins alimentaires au nom de la spiritualité; comme sa sexualité, son monde de nutrition est marqué par un

¹ Françoise Court-Perez, *A Rebours*, p. 23.

² J.K. Huysmans, *A Vau-l'eau*, p. 195.

³ J.K. Huysmans, *Sainte Lydwine*, p. 98.

passé surchargé; l'excès a amené l'inappétence et, sensuellement, le personnage est un homme fini. Le narrateur insiste sur le détail des plats qu'il consomme: «des Esseintes »picorait une petite dînette». Ce n'est pas là vraiment manger de même que la salle à manger encastrée dans une autre salle n'en est vraiment une»^[4]. La nourriture devient d'ailleurs source de nausée: «À ce moment la vue de la viande déposée sur la table lui souleva le cœur». Toute ingurgitation s'avère désastreuse, le corps se révolte: «mais les mouillettes avaient gonflé, et remontaient lentement dans le gosier qu'elles obstruaient»^[5].

Par conséquent, se nourrir c'est risquer de mourir. La nourriture devient ce qui étouffe, un trop plein et, de même que Sainte Lydwine passe du solide au liquide, des Esseintes qui a préféré les mouillettes à la viande trouve une solution qui va dans le sens de l'épuration: il se procure un susteneur qui permet d'obtenir une sorte de liqueur d'aliment que l'auteur nomme «essence de nourriture»^[6]. Mais l'anorexie va vite dégénérer en déviation et perversité puisqu'il ingère cette essence à travers les lavements nourriciers. Comme le souligne aussi Françoise Court-Perez, le plaisir que ressent des Esseintes à recevoir des lavements nourriciers est multiple: plaisir d'être allé jusqu'au bout («on n'irait pas plus loin»), plaisir d'éviter la répulsion (l'aversion pour la viande devenait insupportable), plaisir d'éviter la vulgarité («le bas péché de gourmandise»). Et surtout, «le plaisir du soufflet jeté à la face de cette vieille nature»^[7]. Mais ce qui choque le plus le lecteur, c'est la jubilation et le plaisir sexuel que des Esseintes trouve dans ces lavements nourriciers, son désir de pouvoir se livrer à cette perversion sans aucun but thérapeutique: «Ce serait délicieux, se disait-il, si l'on pouvait une fois en bonne santé continuer ce simple régime»^[8]. Ce qui plaît tant à des Esseintes, c'est de connaître «la dernière déviation qu'on pût connaître». Le personnage est donc un pervers et il s'en réjouit. Le titre du livre partout présent dans cette constante «quête de l'à rebours de la nature»^[9] atteint ici le paroxysme: des Esseintes se nourrit à rebours.

Pour des Esseintes, son plaisir déviant a son prix: pour connaître cette perversion délectable du lavement, il a dû connaître aussi la métamorphose de son corps, sa dégradation. Son anorexie va s'aggraver et laisse des traces sur son corps, qui devient corps altéré, étant physiquement atteint par la maladie: «l'anémie (...) reprenait son cours, affaiblissant le corps débilité par d'abondantes sueurs» et «la crainte de subir, une fois de plus, les douleurs qu'il avait supportées, la peur d'une atroce agonie» commence à s'emparer du personnage, d'autant plus car les remèdes «n'agissaient malheureusement plus depuis que ses maux devenaient réels».

⁴ Françoise Court-Perez, op. cit., p. 26.

⁵ J.K. Huysmans, *A Rebours*, ch. XIII, p. 239.

⁶ ibid, p. 243

⁷ ibid, p. 253

⁸ ibid, p. 254

⁹ Françoise Court-Perez, op. cit., p. 93

2. Le corps altéré

Après l'anorexie, les personnages de Huysmans s'acheminent vers une altération corporelle plus marquée: la suppuration du corps, l'irruption sur l'épiderme d'une putréfaction intérieure. Dans l'imaginaire huysmansien, le corps n'est jamais étanche, il est menacé de toutes côtés du dehors. Comme le remarque Alain Buisine, «rien n'est jamais assez hermétique (...) de la peau ne semble fonctionner que les pores, dilatés, béants, perméables à l'extrême, abolissant tout clôture épidermique. Désespérés par cette incontinence du réel dont tous les sphincters se relâchent, les personnages rêvent continuellement de se calfeutrer, de se boucher les fentes, de combler les interstices».[¹⁰] C'est précisément le cas de des Esseintes: «Ses idées de se blottir, loin du monde, de se calfeutrer dans une retraite, d'assourdir, ainsi que pour ces malades dont on couvre la rue de paille, le vacarme roulant de l'inexplicable vie, se renforcèrent»[¹¹]. Le besoin de des Esseintes de se mettre complètement à l'abri de l'extérieur menaçant atteint le paroxysme : il se crée un univers emboîté, clos, replié sur lui-même; les couloirs sont «capitonés, hermétiquement fermés», rejetant tout bruit et toute odeur. Pourtant, il n'arrive pas à échapper ni à l'extérieur, ni à la dégradation. Des Esseintes devient de plus en plus maigre et névrotique «D'abord engourdie, la dyspepsie nerveuse se réveilla; puis, cette échauffante essence de nourriture détermina une telle irritation dans ses entrailles que des Esseintes dut, au plus tôt, en cesser l'usage»[¹²]. Son corps se dégrade et il a peur de devenir un «squelette».

Une déchéance physique plus accentuée, une souffrance plus aiguë est dégagée par les objets d'art de la maison de des Esseintes. D'abord, les estampes de Jean Luyken avec lesquelles des Esseintes décore son boudoir sont: «... d'épouvantables planches contenant tous les supplices que la folie des religions a inventés, des corps rissolés sur les braisiers, des crânes décalottés avec des sabres, trépanés avec des clous, entaillés avec des scies, des ongles lentement arrachés avec tenailles, des prunelles crevées, des paupières retournées avec des pointes, des membres disloqués, cassés avec soin, des os mis à nu, longuement raclés avec des lames (...) des œuvres pleines d'abominables imaginations, puant le brûlé, suant le sang, remplies de sadisme et d'horreur»[¹³]. Ces images terribles annoncent un passage de *Là-Bas* où Durtal se rappelle la révélation d'un naturalisme à part qu'il a vécu en Allemagne devant une crucifixion de Matthias Grünewald, crucifixion qui traduit le même supplice, la même cruauté, la même décomposition physique et le même sadisme que les estampes de Jan Luyken: «Démanchés, presque arrachés des épaules, les bras du Christ paraissaient garrottés dans toute leur longueur par les courroies enroulées des muscles. (...) les chairs gonflaient, sapêtrées et bleuies,

¹⁰ A. Buisine, *Huysmans à fleur de peau. Le goût de primitives* "Dermographie", p. 40

¹¹ J.K. Huysmans, *À Rebours*, Notice, p. 42.

¹² J.K. Huysmans, *À Rebours*, p. 286

¹³ *ibid*, Pp. 109-110.

persillées de morsures de puces (...). L'heure des sanies était venue; la plaie fluviale du flanc ruisselait plus épaisse, inondait la hanche d'un sang pareil au jus foncé des mûres (...). Ces pieds spongieux et caillés étaient horribles; la chair bourgeonnait, remontait sur la tête du clou et leurs doigts crispés contredisaient le geste implorant des mains, maudissaient, griffaient presque avec la corne bleue de leurs ongles, l'ocre du sol»^[14]. Le tableau de Gustave Moreau, *Apparition* présente un autre corps altéré, qui suppure et fait horreur : la tête de Jean Baptiste «Le chef décapité du saint (...) regardait livide, la bouche décolorée, ouverte, le cou cramoisi, dégoûtant de larmes (...). L'horrible tête flamboie, saignant toujours, mettant des caillots de pourpre sombre aux pointes de la barbe et des cheveux»^[15].

De la même façon, le corps de Sainte Lydwine est tellement torturé par la maladie, tellement tuméfié et putride que ses membres menacent de tomber et ses entrailles de sortir de l'estomac: «...son ventre avait fini par éclater, ainsi qu'un fruit mûr et il fallait lui appliquer un coussin de laine pour refouler les entrailles et les empêcher de sortir; bientôt, quand on voulut la bouger, afin de changer les draps de son lit, on dut lui lier solidement les membres avec des serviettes et des nappes car autrement son corps se serait disloqué et scindé de morceaux, entre les mains des assistants»^[16]

Le «feu de Saint Antoine», appelé aussi «le mal des ardents», représente la maladie suprême, la souffrance ultime, un abominable supplice de la peau et du corps entier qui fascine Huysmans. C'est évident dans son analyse du tableau de Matthias Grünewald «la Tentation de Saint Antoine» cité par A. Buisine: «Est-ce une larve, est-ce un homme? En tout cas, jamais peintre n'a osé, dans le rendu de la putréfaction, aller aussi loin. Il n'existe pas dans les livres de médecine de planches sur les maladies de la peau plus infâmes. Imaginez un corps boursoufflé, modelé dans du savon de Marseille blanc et gras marbré de bleu, et sur lequel mamelonnent des furoncles et percent des clous. C'est l'hosanna de la gangrène, le chant triomphal des caries! / Grünewald a-t-il voulu représenter dans ce qu'il a de plus abject le simulacre d'un démon? Je ne le pense pas. À considérer avec soin le personnage, l'on s'aperçoit qu'il est l'être humain qui se décompose et qui souffre»^[17].

Ainsi, dans l'imaginaire huysmansien, le corps s'achemine vers une dégradation sans remède; gangrène, pus, pustules, irritations sont autant de manifestations d'une maladie qui jaillit de l'intérieur sur la peau, sur une peau qui ne confère aucune isolation, aucune protection. Le corps est liquéfié; il suppure et se décompose; la peau ne saurait plus le contenir. C'est un corps en proie à la putréfaction; ce n'est qu'un suintement, une chair altérée qui coule, une lésion, une torture. De l'anorexie il dégénère en corps altéré, en une plaie traînante qui fait horreur. D'une part, cette souffrance physique va vers la mystique, elle a un aspect

¹⁴ J.-K. Huysmans; *Là-Bas*, Pp. 14-15.

¹⁵ *ibid*, p. 108

¹⁶ J.-K. Huysmans, *Sainte Lydwine de Schiedam*, p. 98

¹⁷ Cité par A. Buisine dans *Huysmans à fleur de peau. Le Goût des primitifs*, p. 51.

de mortification, d'expiation et de purification, et d'autre part, le corps devient la proie de la perversité, une matière corrompue.

Bibliographie

Textes de Joris-Karl Huysmans

1. Huysmans, Joris-Karl: *À rebours*, Coédition Actes Sud –Labor-L'Aire, 1992
2. Huysmans, Joris-Karl: *À Vau-l'eau*, P.-V. Stock, Paris, 1905, livre électronique sur <http://fr.wikisource.org>
3. Huysmans, Joris-Karl: *Sainte Lydwine de Schiedam*, 1901livre électronique sur www.huysmans.org
4. Huysmans, Joris-Karl: *Là-bas*, Les Éditions G. Crès et C^{ie}, Paris, tome XII, 1930

Textes sur Joris-Karl Huysmans

1. Alain Buisine: *Huysmans à fleur de peau. Le Goût des primitifs*.
2. Court-Perez, Françoise: *À Rebours*, Études Littéraires, Presses Universitaires de France, Paris, 1987